

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 14 (1926)

Heft: 236

Artikel: De-ci, de-là...

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-258847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sciences domestiques, avec le triple but de cultiver les arts domestiques, d'enseigner la tenue de ménage scientifique et de relever la profession des servantes.

Alors qu'en 1901 peu de jeunes filles gagnaient leur vie et qu'une femme mariée qui continuait à exercer sa profession après le mariage faisait peser sur le pauvre mari le soupçon d'être incapable d'entretenir son ménage, il en est tout autrement en 1926. Les difficultés économiques de tout genre, le désir ardent de gagner sa propre vie et d'avoir un salaire indépendant, l'intérêt qu'éveille la carrière choisie, ainsi que les appartements beaucoup plus petits et faciles à maintenir en ordre, et toutes les inventions qui simplifient le travail ménager et gagnent du temps, voilà, pêle-mêle, quelques-unes des raisons qui engagent les jeunes filles à chercher une occupation et à continuer de l'exercer, même si elles ont la chance d'un heureux mariage. Ainsi, l'école fondée à Chicago répond à un besoin né des temps nouveaux, et les femmes qui en ont été les instigatrices, il y a 25 ans, semblent bien avoir reçu le don très rare de prévoir l'avenir.

Qu'enseigne-t-on dans cette école? Les programmes de la section des arts domestiques comprennent l'installation d'une maison, la disposition d'un logement, l'aménagement de ses pièces, la décoration de ses murs, ainsi que l'étude de la couture, lingerie et costumes. Dans la section de l'enseignement scientifique de la cuisine, une foule de jeunes filles et jeunes femmes en blouses blanches travaillent dans des locaux semblables à des laboratoires, où on leur apprend à préparer des repas excellents, avec un outillage moderne, et sans perdre une minute. C'est ici que la petite servante tout droit arrivée de son village se change en une cuisinière qui ose prétendre à des gages élevés. Souvent, ce sont les maîtresses de maison qui envoient leurs domestiques incapables acquérir les perfectionnements qui rendront leur service agréable.

Les cours ont lieu durant la journée et la veillée. Les cours du soir sont réservés aux fiancées qui désirent apprendre la bonne cuisine, un des moyens — peut-être le plus sûr — de conserver l'amour de leurs époux, et aux mères de famille désireuses de se mettre au courant des méthodes culinaires les plus nouvelles.

Mais tous ces cours existent dans d'autres villes, dans d'autres pays, quoique probablement moins développés et moins richement installés. Ce qui fait l'originalité de l'Ecole de Chicago, c'est d'abord le tea-room spécialement créé pour servir à l'enseignement et à l'entraînement des jeunes filles qui désirent ou bien servir dans des établissements analogues, ou bien en assumer la direction. Et ensuite les cours pour les jeunes maris, — les maris moins jeunes n'en auraient-ils pas besoin? — dont une des directrices prit tout récemment l'initiative. Elle avait vu souvent de gentils couples nouvellement mariés s'arrêter devant la porte de l'école. Après des adieux, que nous pouvons imaginer tendres sans

risquer des hypothèses trop hardies, la petite dame entraînait pour suivre ses cours de cuisine et de tenue de ménage, et le jeune mari en était réduit à s'amuser comme il pouvait en attendant l'heure de la fin du cours.

Partant de l'idée que Monsieur avait certainement besoin d'être dirigé dans son rôle nouveau de maître de maison, on le convia à des cours du soir, où on lui apprit une foule de choses intéressantes. Par exemple, comment recevoir des hôtes à sa table ou dans son salon, comment découper un poulet rôti ou un gigot, comment faire de menues réparations dans son intérieur, etc., etc.

Aujourd'hui, 800 femmes et jeunes filles suivent les cours de l'Ecole de Chicago, et appliquent les méthodes de travail les plus modernes à des sujets d'une variété extrême, puisqu'ils englobent la maison, le soin des enfants, l'établissement d'un budget, la cuisine, la couture et la mode. Mais une importance extrême est accordée spécialement à l'établissement du programme de la journée d'une femme qui fait elle-même son ménage, et cela dans le but de lui procurer les heures de loisir journalier qui sont jugées nécessaires à sa santé physique et morale et à son développement intellectuel. Cette notion de l'importance énorme des heures de loisir est si moderne qu'elle doit faire se retourner dans leurs tombeaux les femmes des générations précédentes, qui travaillaient comme des condamnées aux travaux forcés, sans oser se permettre des heures de détente dans la journée, et des journées de vacances dans l'année.

(A suivre.)

V. DELACHAUX.

De-ci, De-là...

Eglises et ministères féminins.

Nous avons annoncé naguère que les étudiantes en théologie d'Allemagne se sont constituées en fédération et ont formulé un certain nombre de revendications, visant à leur accès au ministère pastoral. Les autorités ecclésiastiques, de leur côté, se préoccupent de cette question. Le Conseil supérieur de l'Union des Eglises allemandes vient d'adresser aux diverses Eglises une circulaire où il leur demande leur avis au sujet des consécérations féminines. Les réponses sont arrivées, et elles sont, pour la plupart, négatives. La majorité des Eglises ne veut pas d'une consécration illimitée, conférant à la femme théologienne les mêmes droits qu'au pasteur. Quelques Eglises seulement admettent une consécration à portée bien définie qui accorderait aux intéressées le droit de présider certaines études bibliques au temple, de s'employer dans la paroisse et de travailler dans les prisons et hôpitaux pour femmes. Le problème est donc loin d'être mûr et le Conseil supérieur se réserve d'en poursuivre l'étude.

(Semaine religieuse.)

ni le magnétisme personnel qui établit rapidement entre elle et son public le contact indispensable.

LA FEMME

Née dans la pauvreté, gagnant sa vie toute jeune, Miss Bondfield a gravi seule et sans appui chacun des échelons qui l'ont amenée tout en haut de l'échelle politique, au Ministère.

Quelle ardeur de vivre, de se dépenser, même aujourd'hui qu'elle a dépassé la cinquantaine! Quand elle ne travaille pas, elle fait de la musique ou court les concerts, elle nage, elle danse, elle fait de longues courses. Elle a toujours la mine parfaitement éveillée; on ne la surprendra jamais à sommeiller tout au travers d'un comité, ou à rêvasser au lieu d'écouter. Tout l'intéresse, tout, sauf les subtilités psychologiques, sentimentales ou autres. Elle est capable de tout, sauf de couper les cheveux en quatre.

On dit que rien n'est plus délicieux que d'entendre Margaret raconter ses voyages dans les pays lointains où l'entraînent les exigences de sa carrière politique. Elle parcourt le monde en voyageuse avertie à l'avance de tout ce qui concerne l'industrie des divers pays et accroit de jour en jour, d'étape en étape, le bagage déjà énorme de ses connaissances. Son courage

est bien connu, mais, comme toute qualité, il a son revers. Ceux qui connaissent bien Margaret Bondfield parlent de sa tendance à brusquer les situations, à précipiter les dénouements, à être parfois plus brave que réfléchi, à avoir en un mot plus d'audace que de tact. De même qu'elle ne coupe pas les cheveux en quatre, elle ne s'intéresse que faiblement aux raffinements de l'esprit.

Son charme est cependant si évident qu'il séduit ses ennemis politiques même, et on entendit l'un d'eux grommeler un jour que d'être si exquise, elle n'était que plus dangereuse. Ses qualités de force, de courage, de loyauté, de générosité la poussent au service des autres. Elle les protège de toute sa petite personne, rappelant ainsi à Miss Hamilton le moineau héroïque du conte de Tourguenief qui se jette au devant du dogue menaçant son nid.

Margaret Bondfield accomplit de grandes choses pour les femmes, mères, travailleuses ou chômeuses. Le plus grand service qu'elle nous rend, à nous les féministes, c'est de montrer par son exemple combien simple et dévouée, intelligente et infatigable, sympathique et enthousiaste peut être une créature appartenant au sexe réputé faible. Si Margaret est montée plus haut qu'aucune femme avant elle, si chacun la respecte et

Succès littéraires féminins.

C'est au roman de Mme Marion Gilbert, *le Jong*, qu'a été attribué le prix anglais de littérature Boothmann, qui est l'équivalent du prix Goncourt.

En France, le prix Claire Vireuque (prix de littérature spiritualiste) vient d'être décerné *ex aequo* à Mlle Geneviève Duhamel pour son ouvrage *La vie et la mort d'Eugénie de Guérin*, et à Mme Henriette Charasson pour son recueil de vers: *les Heures du Foyer*.

Académiciennes.

Trois femmes, bien connues par leurs œuvres littéraires, viennent d'être élues membres de l'Académie des Sciences et des Arts, à Prague.

La mort d'une orientaliste.

On a annoncé le décès, à l'âge de 81 ans, de Mrs. Agnes Smith-Lewis, qui, avec sa sœur jumelle, Mrs. Gibson, a accompli durant la plus grande partie de sa vie de très remarquables travaux d'ordre linguistique et archéologique. Il y a 34 ans que les deux sœurs découvrirent dans un couvent du Mont-Sinaï, le « Syrio-Antiochien » ou le « Sinaitic », un papyrus, qui est le plus ancien manuscrit connu des quatre Evangiles en syrien. Précédemment, en 1868, elles avaient exploré l'Egypte et la Palestine, toujours à la recherche d'anciens papyrus, et après son veuvage, Mrs. Smith-Lewis consacra la plus grande partie de son temps à déchiffrer des manuscrits dans les anciennes bibliothèques d'Asie-Mineure. Parlant le grec comme sa langue maternelle, l'arabe ancien ou moderne, au gré de son auditoire, Mrs. Lewis avait une facilité pour apprendre les langues qui tenait du prodige. Inutile de dire que les Sociétés savantes et les Académies avaient reconnu sa haute valeur en lui décernant des titres et des médailles.

Les pensions aux mères en Irlande.

Une loi établissant le paiement de pensions aux mères veuves et aux orphelins, sur le modèle de la loi anglaise, vient d'être votée par le Parlement de l'Irlande du Nord.

Les infirmières-visiteuses en Suisse.

D'après un recensement de Pro Juventute, c'est le canton de Saint-Gall qui compte proportionnellement le plus de sœurs visiteuses (122). Vaud vient en quinzième rang avec 35 visiteuses, Genève en seizième (16 visiteuses) et Neuchâtel en dix-neuvième (7 visiteuses). L'expérience semble démontrer que l'augmentation des postes de visiteuses sociales dans une région a pour effet direct l'amélioration de la santé publique.

Profession féminine.

C'est celle de vérificatrice de laboratoires, profession inconnue en Suisse, croyons-nous, alors qu'à Paris, le Conservatoire national

des Arts et Métiers emploie dans ses laboratoires d'essais (mécanique, physique, chimie, etc.) 82 vérificatrices de laboratoires (Avant la guerre, on n'en comptait dans les mêmes postes que 14.) N'y aurait-il pas là une indication pour les jeunes filles bien douées pour les sciences, et cherchant des débouchés nouveaux?

Vive le Grand-Conseil.

Par 52 voix contre 24, et malgré le préavis négatif du Conseil d'Etat (4 contre 1), le Grand Conseil neuchâtelois vient d'adopter la motion O. Graber tendant à l'éligibilité des femmes aux fonctions d'assesseurs et d'assesseurs-suppléants de l'autorité tutélaire.

Lettres de pays latins

I — ITALIE

... L'année 1925, a marqué pour les femmes italiennes la première étape sur la voie des conquêtes électorales. En effet, par la loi votée par le Parlement, le droit à l'électorat administratif leur a été reconnu, et par les réformes fascistes dans le domaine syndical et représentatif se prépare peut-être pour elles une plus large participation à la vie publique.

La loi électorale accorde le droit de vote aux femmes qui ont atteint 25 ans et qui remplissent les conditions requises. Il faut noter que ces conditions sont à peu près celles qui étaient demandées aux hommes avant 1913, c'est-à-dire avant l'introduction du suffrage universel. Résumons-les rapidement : avoir satisfait à l'obligation de l'instruction élémentaire (3 ans d'école élémentaire pour les femmes de 32 ans, ou pour celles qui sont nées dans une petite commune, 6 ans pour les autres : ou bien savoir lire et écrire pour celles qui paient 100 lire d'impôts ou qui ont le droit de tutelle). Les mères et les veuves de soldats tombés à la guerre et les femmes décorées de la médaille du mérite militaire ou civil ne sont pas astreintes à prouver qu'elles savent lire et écrire.

La difficulté de produire les documents nécessaires, de passer des examens, etc., a été la cause que peu de femmes se sont inscrites sur la première liste électorale (environ 200.000). Le Ministère de l'Intérieur en avait prévu 100.000 dans son rapport). On espère qu'avec le temps on pourra obtenir une participation plus forte, lors de la prochaine revision des listes, en décembre.

l'aime, si sa vie sans aventures est semblable à un roman d'aventures, c'est qu'elle s'entend à commander aussi bien qu'à servir.

L'ENFANT

Pour bien comprendre le phénomène de vertigineuse ascension qu'est la vie de Miss Bondfield, nous devons retourner en arrière, au sol où elle plante ses racines, à ses ascendants, ainsi qu'aux enseignements et aux expériences de son enfance.

Elle est l'avant-dernière des onze enfants d'un père dessinateur de dentelles, artiste, intelligent, cultivé, habile à tout sauf à gagner de l'argent, et d'une mère fille de pasteur, intelligente et cultivée elle aussi, s'intéressant à la politique et faisant du « canvassing » en faveur d'un candidat qui lui agréait, à l'époque où ce genre de sport — si on peut dire ainsi — n'était point encore à la mode. Alerté et gaie, travaillant éperdument à nouer les deux bouts, elle éleva énergiquement ses enfants qui l'adoraient.

Dans la petite ferme au milieu du verger planté d'arbres tout vieux et tout tordus, entourée de bêtes familières qu'elle aidait à soigner, émue de la beauté des fleurs et des nuages, Margaret vécut les années de sa saine et vigoureuse enfance. Elle

lisait tout ce qui lui tombait sous la main et, diligente abeille, faisait son miel de tout.

Il est rare que soient bien nombreuses les années d'enfance libre et sans soucis d'une fillette pauvre. A quatorze ans déjà Margaret gagne trois francs soixante-quinze par semaine comme institutrice d'une classe de petits villageois. La jeune pédagogue — on l'imagine sans peine — n'en savait pas beaucoup plus que ses rustiques disciples. Elle n'a jamais fréquenté que la fruste petite école du village voisin et ce qu'elle sait elle le doit uniquement à l'atmosphère affinée et intellectuelle de la maison paternelle, à l'enseignement et aux conversations de ses parents.

LA VENDEUSE DE MAGASIN

A l'âge où les fillettes sont encore suspendues aux jupes maternelles — je parle de celles d'il y a quelque trente ans — Margaret s'en vint à Brighton pour gagner son pain comme apprentie dans un magasin, non pas qu'elle eût un goût spécial pour ce métier, mais parce qu'elle ne savait où trouver une autre occupation. Heureusement pour la petite campagnarde, elle était tombée chez de braves gens qui la traitèrent comme l'enfant de la famille. Mais elle ne pouvait s'éterniser dans leur boutique à la vieille mode, et nous la retrouvons après diffi-